

# JUSTE AVANT LE REPAS



DELPHINE LAPAJ

Delphine Lapaj

Juste avant le repas

© Delphine Lapaj, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1338-4

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Le silence fait plus peur que les cris. »*

Jean Cocteau

***MON PAPA***

J'ai onze ans et tout ce qu'il me faut : des parents aimants, un chat, la 4G illimitée et des repas sans gluten sur mesure. Maman se délecte de les préparer, comme elle le répète : « À être femme au foyer, autant bien faire à manger, régaler sa petite famille ! » Elle a décidé de quitter son travail pour se consacrer entièrement aux deux amours de sa vie et je suis honorée d'en faire partie ; d'autres auraient privilégié des cours de yoga, des soirées entre filles ou un amant. Papa reconnaît être un homme comblé et dit souvent que le jour où il a rencontré maman, il a tiré le gros lot, un magnifique coup du sort : « des femmes comme elle, ça ne court pas les plages ! » Il avait hésité entre la mer et la montagne et comme il y a un bon dieu sur terre et que le hasard fait bien les choses, il avait choisi la côte atlantique avec maman dessus, belle comme jamais, assise sur une corniche à regarder l'océan se plier et se déplier ; il avait plongé dans les profondeurs de ses grands yeux bleu barbeau et ne s'en était jamais remis.

Un jour, il m'a avoué qu'un homme ne pouvait aimer de cette façon qu'une fois dans sa vie car c'était trop fort, trop beau, il fallait le vivre pour comprendre et il n'y avait pas de mots pour le raconter. Cela crève les yeux, il est tout fofou avec elle, il la couvre de baisers et d'attentions quotidiennes : de chocolats raffinés dans des boîtes enrubannées, de fleurs et de post-its sur le frigidaire griffonné de beaux vers comme ceux des poèmes romantiques que j'apprends au collège : « Tes yeux sont bleus comme l'océan, tu inondes ma vie de bonheur, je trempe ma vie dans l'encre de tes bleuets » et tant d'autres. Papa est un poète, un Yeats<sup>1</sup> réincarné, faut voir ce qu'il écrit et je ne sais pas d'où il sort une telle sensibilité, des émotions pareilles : on m'a souvent dit que les hommes n'étaient pas très fleur bleue, que leur cœur était sec comme le Larzac<sup>2</sup> et qu'il fallait vraiment leur en faire pour les voir pleurer, comme quoi, les gens racontent n'importe quoi ! Je suis fière de lui et en plus, selon mes copines, il est beau comme un astre et les astres de quarante ans, ce n'est pas courant ! Quand il me fait la surprise de venir me chercher au collège, elles lui jettent un coup d'œil coquin et je remarque qu'il leur fait des clins d'œil en retour. Sacré papa ! Quel loufoque personnage ! Il n'en perd jamais une !

Je sais que mine de rien, sa voiture est le mirador d'où il surveille les garçons du collège en catimini, il n'a pas envie que sa petite femme se fasse bouffer du regard ni bouffer tout court ; pour l'instant, il me veut que pour lui et moi aussi je le veux que pour moi.

Je l'aime et n'ai pas honte de le dire.

Il va même jusqu'à me chanter en revisitant les chansons de Renaud, il chante qu'il est Margaux de moi, qu'il n'est qu'un fantôme quand je vais où il n'est pas et puis il me fait danser dans la cuisine, m'étreint et me fait des milliers de papouilles à me faire glousser de joie.

Un jour, maman a tellement ri devant nos danses foldingues qu'elle en a fait brûler sa sauce béchamel ; du coup, on a dû ouvrir toutes les fenêtres en grand, ballotter nos bras - tapettes à mouches pour chasser l'odeur de roussi et faire entrer l'air pur.

Nos repas du soir sont toujours pareils mais ne se ressemblent pas : 19h00 à table et ensuite, il y en a pour tous les goûts et toutes les conversations ; papa est face à maman et moi, seule, sur un côté du rectangle de toile cirée ; un jour, maman m'a expliqué que la machine à procréer ne fonctionnait plus, qu'elle était tombée en panne et que, du coup, je serais leur unique enfant ; ainsi, parfois, je m'amuse à imaginer des différents mélanges de papa -maman assis face à moi ; j'en rigole, je me fais des visages, des chevelures, des grimaces jusqu'à ce que papa me ramène sur terre en lançant un débat.

Il adore ça, lancer les débats, lancer les choses tout court pour savoir comment cela va tourner. Je vois cela , de sa part, comme un besoin d'adrénaline et une volonté acharnée d'être le premier : le premier en randonnée, le premier à répondre au téléphone, le premier à ouvrir la porte d'un musée, bref, le premier partout, la vedette du podium avec maman à la deuxième marche et moi à la troisième. Je me dis que c'est peut-être pour compenser des années durant lesquelles il a été le dernier, le moins que rien, le vilain petit canard.

Il aime mettre du piment à mon esprit critique face aux actualités du monde , me demander pour qui je voterais si j'avais dix-huit ans et si je dirigeais une nation ce que je ferais de tous ces migrants agglutinés à mes frontières. Récemment, il m'a questionné sur l'Ukraine et j'avoue que j'ai eu du mal à lui dire comment je résisterais à l'assaillant, je n'ai aucune expérience en matière de violence, il faut que je grandisse encore pour bien y mettre un sens derrière.

En général, j'ai réponse à tout, je n'abandonne jamais le morceau car je veux tout simplement être meilleure que ses étudiants de fac, l'épater et le rendre aussi fier qu'heureux car il le mérite, c'est le meilleur papa de la terre ! Chaque vendredi soir, juste avant le repas, on a décidé de parler de tout et de rien, tous les deux, dans son bureau et en même temps d'échapper au chuintement de la cocotte minute et aux odeurs de cuisine ; nous n'osons pas nous avouer que c'est aussi pour fuir le manque de culture générale de maman ; faut pas lui en vouloir, elle a abandonné l'école très vite et les débats de tout genre, ce n'est pas son point fort.

Le bureau de papa est mon palais dont il est le roi, un palais qui ne s'effondrera jamais ; curieuse comme c'est pas possible, il m'arrive de m'y glisser en secret pendant qu'il est à l'université, juste pour le plaisir sensoriel qu'il procure, pour l'ambiance qui y règne : l'odeur de cire sur le parquet en chêne patiné et de son tabac à pipe dans la tabatière en céramique, le craquement



du bois sous ma pointe des pieds, le tintement de l'horloge de table renaissance... Tout objet est méticuleusement à sa place, rangé comme les idées dans son cerveau ; peut-être que cela compense la place qu'il ne s'est jamais trouvée dans ce monde car d'une certaine façon, je l'ai toujours trouvé « déplacé », à côté de la plaque.

Il n'aime pas le superflu, il aime la rigueur, le poids des mots, des gestes et la puissance de tous les décrets de loi qu'il enseigne à ses étudiants ; comme il me le répète : « il ne faut jamais rien faire à la légère sinon on risque gros, très gros même, tout acte, toute parole doit être parfaitement mesurée. »

Chaque fois qu'il me dit cela, je vois mes yeux rivés sur les traits de la balance de cuisine, concentrée comme pas deux pour ne pas dépasser et rater mes mythiques cookies ; là aussi, c'est une question de juste mesure, une question de limites à ne pas dépasser, de pas de plus qu'on ne doit pas faire ; au final, c'est presque une question de vie ou de mort. J'observe sa grande bibliothèque qui n'en finit plus de livres de loi ; papa est un héros de la luxure livresque, l'odeur de cuir rance et patiné me titille les narines jusqu'à m'en étourdir, c'est cela que j'aime aussi : me rapprocher de cet homme et tenter de fouler un lopin de son jardin secret, aiguïser la lame de ma curiosité car, je ne saurais dire pourquoi, il m'a toujours paru aussi mystérieux et byronique qu'un gentleman de roman gothique.

Puis la princesse s'éclipse, heureuse d'avoir bravé les interdits car maman ne veut pas que j'y mette les pieds car c'est son espace à lui comme ma chambre est le mien et leur chambre conjugale le leur. En tout cas, j'ai besoin de ces intrusions, j'ai l'impression d'être au chaud comme dans un utérus, en sécurité face aux images à la télé qui ne sont pas belles à voir.

Je sais que je suis vernie d'aller au collège sans devoir me trimballer dix mille problèmes dans mon sac, ça aide à la concentration en classe, au "vivre ensemble" et à l'obtention de bonnes notes. L'autre jour, Virginie, ma meilleure amie, a pété un plomb face au professeur d'histoire, elle lui a lancé en pleine figure qu'elle n'en pouvait plus de ses cours de merde car la guerre des tranchées, c'est chez elle que ça se passait entre sa mère et son connard de beau-père et en plus ils étaient endettés jusqu'au cou comme les poilus étaient embourbés jusqu'au casque.

Exclue de cours sous les regards poisson de toute la classe, elle a fini chez l'infirmière psychologue où elle a dégueulé toute sa vie, ses peurs, ses nuits blanches à regarder les étoiles par son velux. Un jour, elle m'a avoué qu'elle avait de la chance d'avoir son velux sinon elle s'y serait pendue ; ce petit espace fenêtre était son Sauveur et lorsqu'elle l'ouvrait pour fumer sa cigarette du soir, elle avait l'impression de retrouver les ailes que l'Autre lui arrachait petit à petit, plume par plume. Dans le bus, elle m'a dit que ça se voyait à ma tronche et à ma baraque que j'avais des parents chouettes ; elle était contente pour moi puis, énervée, elle a mis un coup de pied dans sa sacoche vide ; elle n'avait jamais ses livres ni même ses crayons , elle avait plus urgent à penser que le maréchal Pétain, le réchauffement climatique et la valeur de l'imparfait : sauver sa peau dans cet enfer de violences et d'alcool car les gens ne s'en doutent pas mais, la guerre de l'ombre existe sur terre, derrière des rideaux tirés et des lumières tamisées.

— Et qu'ils aillent tous se faire foutre ! Je ne les ferai pas leurs putains d'heures de colle, leur sanction de merde ! À demain Margaux.

— À demain, bis. Je la regarde descendre du bus, j'aime sa silhouette élégante sous son jeans troué aux genoux et qui vomit des fils, son beau visage sous la visière plate de sa casquette. J'aime ces gens de porcelaine qui crachent des mots béton depuis le fin fond de leur larynx. Je le sais, c'est sûr, je serai juge des enfants pour défendre toutes les Virginie du monde comme certains veulent être docteurs ou vétérinaires pour avoir la peau du cancer de leur mère ou la tumeur de leur chien.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, Virginie est ma meilleure amie car elle est mon antonyme, celle que je ne suis pas et telle un aimant, sa tristesse m'attire, elle est trop injuste et je ne supporte pas l'injustice et puis, l'amitié, quand elle est forte, n'a que faire des classes sociales et du registre de langue,